

FRENETTE, YVES, ÉTIENNE RIVARD et MARC ST-HILAIRE [dir.].  
*La Francophonie nord-américaine*. Québec, Les Presses de  
l'Université Laval, « Atlas historique du Québec », 2012,  
VIII-304 p. ISBN 978-2-7637-8968-3

Aurélien Boivin

Volume 11, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018537ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018537ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2013). Compte rendu de [FRENETTE, YVES, ÉTIENNE RIVARD et MARC ST-HILAIRE [dir.]. *La Francophonie nord-américaine*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Atlas historique du Québec », 2012, VIII-304 p. ISBN 978-2-7637-8968-3]. *Rabaska*, 11, 206–210. <https://doi.org/10.7202/1018537ar>

FRENETTE, YVES, ÉTIENNE RIVARD et MARC ST-HILAIRE [dir.]. *La Francophonie nord-américaine*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Atlas historique du Québec », 2012, VIII-304 p. ISBN 978-2-7637-8968-3.

C'est un véritable cadeau que nous offrent les directeurs de l'ouvrage *La Francophonie nord-américaine*, Yves Frenette, professeur à l'Institut d'études canadiennes de l'Université d'Ottawa, Étienne Rivard, géographe du Centre international d'études québécoises de l'Université Laval, et Marc St-Hilaire, professeur de géographie dans cette même université. Ils ont été bien appuyés par quelque trente-trois autres spécialistes en sciences humaines et sociales de diverses universités et écoles de hautes études, tant du continent nord-américain qu'europpéen.

*La Francophonie nord-américaine* est une idée lancée par le professeur de géographie historique Serge Courville qui, au sortir d'un atelier marquant le départ à la retraite de l'historien Yves Roby, est parvenu à convaincre les auteurs de préparer « un projet d'atlas historique » qui porterait sur la Franco-Américanie de la Nouvelle-Angleterre. Ce projet semblait trop limité, aux yeux des trois téméraires, qui ont ainsi décidé de l'élargir à l'ensemble du continent nord-américain. Il leur restait, pour que le projet prenne réellement forme, à recruter une brochette de collaborateurs et collaboratrices afin de profiter de leurs connaissances et de leur compétence, tout en les engageant dans une même direction, soit l'exploration de la francophonie nord-américaine dans ses diverses facettes : ses foyers de peuplement, depuis les débuts de la Nouvelle-France, ses frontières géographiques, commerciales et agricoles, les migrations qu'elle a connues d'une époque à une autre sur ce vaste territoire qu'est l'Amérique du Nord où les francophones ont joué un rôle essentiel, capital même dans son développement.

Les auteurs prennent d'abord la peine de définir ce qu'ils entendent par « francophonie » et « francophones », qu'ils utilisent « au sens large, c'est-à-dire respectivement de locuteur[s] du français et d'aire linguistique indépendamment des variantes phonétiques et lexicologiques » (p. 1). Le premier terme constitue « l'une des principales composantes du paysage culturel de l'Amérique du Nord », avec l'anglophonie et l'hispanophonie. Quant aux locuteurs du français, ils l'appliquent aux premiers colons venus de France et à leurs descendants, qui ont peuplé les espaces du continent nord-américain, les Canadiens français, les Acadiens, les Créoles, les Métis et les Huguenots, sans oublier les migrants belges et suisses, qui ont essaimé aux quatre coins de cette vaste Amérique. L'ouvrage veut encore rappeler les grands moments de « l'évolution de la francophonie nord-américaine depuis les débuts de la présence française au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle » (*ibid.*), en privilégiant, on peut facilement le comprendre, « les faits de migration de peuplement et d'occupation du territoire » (*ibid.*). Les

auteurs sont convaincus qu'« [u]ne telle approche [leur] permett[ra] d'étudier, dans un premier temps, les relations entre la France et l'Amérique du Nord, puis les rapports qu'entretiennent les régions du continent entre elles » (*ibid.*). Cette approche, les auteurs en sont bien conscients, met l'accent sur les acteurs et non sur les institutions qu'ils ont mises sur pied. Ils entendent ainsi s'intéresser à la mobilité géographique, à la formation des communautés locales ou régionales, à la place qu'occupent les francophones dans ces espaces territoriaux et aux rapports que les groupes entretiennent entre eux. Autre précision importante : cet « atlas ne porte pas sur les imaginaires et les représentations des francophones d'Amérique du Nord, mais plutôt sur les dimensions historiques, géographiques de leurs fondements », comme l'ont déjà fait avant eux Dean Louder et Éric Waddell dans *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française* (PUL, 1983 [2007]).

La Francophonie nord-américaine est divisé en cinq chapitres qui correspondent à autant d'étapes ou de périodes dans son évolution, depuis les côtes de l'Atlantique jusque vers l'Ouest canadien et le Pacifique, depuis le Nord jusqu'au Sud. Le premier chapitre, « Les premiers foyers de peuplement, 1604-1763 », soit depuis l'occupation de l'Acadie jusqu'à la chute de la Nouvelle-France et la signature du Traité de Paris, regroupe une dizaine de textes consacrés aux premières tentatives de peuplement francophone s'inscrivant dans la volonté des grandes puissances européennes d'occuper, voire de contrôler le territoire du Nouveau Monde, pour diverses raisons : politiques, économiques et religieuses, entre autres. Cette Nouvelle-France recouvre plus de la moitié du territoire continental. On rappelle l'épisode tragique de la Déportation des Acadiens (1755-1763), l'occupation de l'île Royale (1658-1758), celle de la péninsule gaspésienne (1530-1760) et de la vallée laurentienne, « le cœur de l'implantation française sur le continent nord-américain », qui jouera un rôle capital « dans la dynamique de constitution d'une francophonie nord-américaine » (p. 31). Cette conquête du territoire s'étend, grâce aux postes de traite, aux métissages et aux missions religieuses, depuis les pays d'en haut jusqu'au détroit du lac Érié, puis, de là, jusqu'au Mississippi et aux pays des Illinois et au refuge des Huguenots, qui ont eux aussi apporté leur contribution à l'essor de l'Amérique du Nord. Mais la France abandonne finalement, à la suite du Traité de Paris, quelque 75 000 personnes, concentrées en grande partie dans la vallée du Saint-Laurent appelée à devenir le point central de l'expansion du fait français en Amérique du Nord.

Tout est alors en place pour entraîner le lecteur, dans le chapitre 2, « au déploiement continental des francophones, à la mesure de l'expansion de la frontière entre le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », malgré l'abandon de la France. Cette période est marquée par le recul du fait français

en Amérique du Nord, à la suite, entre autres phénomènes, de l'intensification de l'émigration britannique, des conséquences de la Révolution américaine, de la perte de la Louisiane, rachetée par les États-Unis, en 1803, et de la guerre anglo-américaine (1812-1815), sans oublier le réaménagement des frontières. Consolation toutefois : grâce encore à la présence des francophones dans le commerce des fourrures, au haut taux de natalité des Acadiens, qui reviennent s'installer non plus en Nouvelle-Écosse mais au Nouveau-Brunswick, et des Créoles, l'espace francophone connaît une progression importante, favorisée encore par l'augmentation de migrants franco-européens et antillais, voire des Métis, qui contribuent à leur façon à l'augmentation du fait francophone. Il faut toutefois reconnaître qu'il perd de l'importance du côté des Illinois et de la Louisiane, avec le ralentissement, au cours de cette période, du commerce des fourrures. « [L']anglais s'impose [alors] rapidement comme la *lingua franca* » (p. 68), ainsi qu'on peut le constater par le retrait progressif de plusieurs toponymes français en cartographie.

Le troisième chapitre, le plus long, intitulé « Les grandes migrations 1860-1920 », compte dix-huit textes qui témoignent tantôt de l'expansion du fait français sur le continent, mais aussi de l'affaiblissement du peuplement dans la vallée du Saint-Laurent, en raison du départ, au cours de cette période, de plus de 900 000 Canadiens français, qui émigrent majoritairement au Sud pour occuper des emplois dans les usines de textile ou de la chaussure en Nouvelle-Angleterre. Plusieurs d'entre eux pénètrent plus avant sur le continent, vers le Midwest américain, dans le nord de l'Ontario et jusque dans l'Ouest canadien, pour gagner leur vie dans les mines ou encore dans les immenses forêts. Ils participent ainsi à l'industrialisation et à l'urbanisation de leur milieu de vie. Ces divers flux migratoires « donnent lieu à la création de nouveaux lieux de francité et redonnent vie à d'anciens » (p. 109). Cette période est donc marquée par la mobilité dont font preuve les francophones, à tel point que l'on pourrait affirmer « que la mobilité géographique constitue un élément de leur identité » (p. 110). Mais les Canadiens français ne sont pas seuls et plusieurs groupes, dont les Anglo-Normands, les Cajuns, les Métis, les Wallons et les Suisses, qui ont participé aussi à cette mobilité contribuent à cette grande diversité culturelle, favorisée par des entreprises de peuplement dans lesquelles l'Église catholique joue un rôle capital. Un fait demeure toutefois : à l'exception du Québec, les francophones sont minoritaires, surtout que diverses communautés francophones doivent subir les foudres de la majorité anglophone, qui multiplie un peu partout les lois et règlements linguistiques qui les empêchent de se réaliser dans leur langue et leur culture. C'est le cas, par exemple, du Manitoba, avec la loi qui abolit l'usage du français dans les écoles en 1890, et de l'adoption du Règlement xvii en Ontario, en 1912.

Les deux derniers chapitres indiquent les débuts d'une nette période de transition à compter des années 1920, période au cours de laquelle les migrations internes perdent de leur importance alors que les populations intensifient leur identité. L'exode rural augmente avec l'intensification de l'industrialisation et de l'urbanisation, déjà amorcées dans la période précédente. Au Québec, par exemple, la migration vers l'Abitibi, à la suite de la Crise de 1929 et de l'instauration des plans Vautrin et Gordon, en faveur de la promotion de la colonisation agricole, puis minière, donne naissance à plusieurs villes, telles Val d'Or, Rouyn-Noranda, Amos, La Sarre... Il en est ainsi dans le Nord du Québec et sur la Côte Nord, dont les espaces s'urbanisent avec la fondation de villes comme Chibougamau et Chapais, et Baie-Comeau et Sept-Îles. Le phénomène se produit aussi en Acadie et aux États-Unis, où des transferts massifs de population ont lieu, accompagnés de transferts linguistiques tout aussi massifs vers l'anglais, en particulier dans le Midwest américain, mais aussi au Québec et en Acadie. On constate donc une nette diminution du poids des francophones en dépit d'une institutionnalisation accrue.

Le dernier chapitre, « La reconfiguration 1960 à nos jours », qui compte sept textes, reconnaît que la francophonie connaît une reconfiguration majeure, qui s'explique par des phénomènes endogènes et exogènes qui la menacent de toutes parts. La minorisation des francophones est de plus en plus évidente, de plus en plus marquée, à l'approche du troisième millénaire, à l'exception de ceux du Québec, bien que la langue anglaise se fasse de plus en plus menaçante, à Montréal en particulier. Le combat est loin d'être terminé, la victoire, loin d'être assurée. Des efforts sont déployés pour assurer une éducation en langue française, un peu partout sur le continent, mais le nombre de parlants français est souvent insuffisant pour assurer la survie des programmes de francisation. Le bilinguisme, aux dires des auteurs de l'ouvrage, « constitue l'élément majeur de [l']identité [biculturelle], ce qui marginalise encore davantage la langue française en effectuant une coupure entre celle-ci et les référents culturels, qu'ils soient français, métis, acadiens, québécois ou franco-provinciaux » (p. 242).

Voilà certes un ouvrage important, tant par le regard critique, voire scientifique, qu'il porte sur la francophonie nord-américaine, que par les qualités indéniables de la cinquantaine de textes qui le composent, sans oublier les utiles introductions à chacun des chapitres, qui précisent le « contexte de la période et en présente[nt] les grandes tendances » (p. 2). Si, jusqu'à la parution de cet ouvrage, il était difficile, voire impossible, de localiser avec certitude le passage des francophones en Amérique du Nord, il est maintenant possible de suivre leurs pérégrinations sur tout le territoire, depuis les premiers foyers de peuplement jusqu'à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Ces textes reposent sur des

recherches empiriques et sur des documents de toute première main, comme le révèle la riche bibliographie en fin de volume.

Cet ouvrage de plus de 300 pages est encore abondamment et richement illustré, en couleurs, et se présente dans le format adopté avec la publication des autres livres de la collection « Atlas historique du Québec », soit un livre de 23 cm par 31 cm. Au début de chaque chapitre, les auteurs ont eu l'excellente idée de présenter une carte géographique détaillée des frontières du territoire selon les périodes et n'ont pas lésiné sur les cartes, tableaux, graphiques, photos, de manière à illustrer davantage leurs propos ou ceux de leurs collaborateurs et collaboratrices. Quelques fautes ont toutefois échappé aux correcteurs, qu'il faudra corriger lors de la deuxième édition, en format plus pratique toutefois.

Il faudra tenir compte désormais de cet ouvrage, qui facilitera les recherches à venir sur la francophonie nord-américaine. Il faut féliciter les responsables qui ont eu la main heureuse dans le choix de leurs collaborateurs et collaboratrices. *La Francophonie nord-américaine* est un ouvrage incontournable, une véritable bible sur le sujet qui se lit comme un roman.

AURÉLIEN BOIVIN  
Université Laval, Québec

---

GUILCHER, JEAN-MICHEL. *Danse traditionnelle et anciens milieux ruraux français. Tradition, histoire, société*. Paris, L'Harmattan, « Ethnomusicologie et anthropologie musicale de l'espace français », 2009, 318 p. ISBN 978-2-296-08258-8.

En 2009 paraissait cet important ouvrage sur la danse traditionnelle par Jean-Michel Guilcher. Cela ne fit guère de vagues dans le milieu de la recherche en danse de ce côté-ci de l'Atlantique. Ce volume nous offre plus que des études de cas sur certaines traditions françaises, il nous livre en fait les réflexions profondes de l'auteur sur ce qu'est la danse traditionnelle, sur ses modes de conservation, d'évolution, de transformation... Et cela est d'un intérêt primordial pour quiconque veut aborder ce sujet, de quelque côté de l'Atlantique qu'il se trouve.

L'introduction est sans doute la partie qui m'a le plus touché. Non pas que l'essentiel de l'ouvrage ne rencontre pas nos attentes, bien au contraire. La pensée de Guilcher y est toujours fort éclairante, son expression toujours précise, élégante et avisée. C'est plutôt que l'auteur nous confie ses hésitations à écrire ce livre, qu'il nous parle de ses débuts dans la recherche en danse et de l'influence que son épouse a eu dans certaines de ses décisions. Il se pose ensuite la question essentielle de la conservation et